Nº 2.

LA
FILLE DU LAITIER.

« O qu'heureux sont tous ceux qui
« se retirent vers lui ! »
Ps. II, 12.

DEUXIÈME ÉDITION.



PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS, ET
SE TROUVE AU DÉPÔT CENTRAL, CHEZ HENRI SERVIER,
LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE-SAINT-HONORÉ, Nº 6.

1823.

IMPRIMERIE DE J. SMITH.

LA

FILLE DU LAITIER.

Il n'est pas rare de rencontrer dans les classes pauvres des chrétiens véritables, animés d'une foi vive, d'une espérance appuyée sur la conviction et de cette douce charité qui ne se lasse jamais ; mais leur piété se dérobe aux regards, et cette obscurité prive leur exemple d'une partie de l'influence salutaire qu'il pourrait exercer. J'ai eu occasion de faire la connaissance d'une personne douée de toutes ces qualités et placée dans la situation que je viens d'indiquer. Je pense qu'il ne sera pas sans utilité de raconter quelques circonstances de sa vie propres à édifier et à instruire les chrétiens.

Je ne connaissais pas encore Louise Michaud, lorsque je reçus d'elle une lettre dont la touchante simplicité me prévint en sa faveur : « Je viens de « perdre,» m'écrivait-elle, « une sœur que j'aimais « tendrement ; depuis plusieurs mois elle était ma- « lade, j'étais venue ici pour la soigner et pour la « remplacer chez une dame qu'elle servait. Je ne « pensais pas qu'elle dût nous quitter sitôt ; mais « le Seigneur en a ordonné autrement, il l'a ap- « pelée à lui. Ce qui me console, c'est qu'elle est « morte en vraie chrétienne, c'est l'espérance « qu'elle a été reçue dans le séjour de la paix et

« de la gloire, et qu'on peut lui appliquer ces « paroles : *Heureux sont les morts qui meurent « au Seigneur* (1) *!*

« Je viens vous prier d'accompagner le convoi ; « car la maison de cette dame fait partie de votre « paroisse, quoiqu'elle soit éloignée de deux bonnes « lieues de chez vous, ce qui ne permettait pas à « ma sœur d'assister au service divin aussi souvent « qu'elle aurait désiré. Veuillez me faire savoir « par le porteur si vous pouvez vous rendre à ma « prière.

« Louise MICHAUD. »

Je fus frappé de la piété que respirait cette lettre, dont le style, l'orthographe et l'écriture n'annonçaient pas d'ailleurs une éducation soignée ; je compris que si les connaissances acquises préparent l'esprit à recevoir l'instruction religieuse avec plus de fruit, il y a dans les enseignemens de l'Evangile une simplicité qui met ses doctrines les plus sublimes à la portée de l'intelligence la plus commune, et ouvre le cœur des personnes les moins cultivées à son influence divine.

Le porteur de la lettre était un vieillard ; ses longs cheveux blancs et les rides de son visage inspiraient le respect, des larmes coulaient lentement le long de ses joues, ses traits annonçaient un profond chagrin. Il se fit connaître à moi pour le père de la jeune fille ; je l'engageai à entrer et à prendre quelque repos ; je lui promis de me rendre au triste devoir auquel j'étais appelé.

(1) Révélation de S. Jean, chap. XIV, v. 13.

Cédant au vif intérêt qu'il m'inspirait, je lui demandai quelques détails sur son genre de vie, ses occupations, sa famille. « Je demeure, » me dit-il, « depuis bien des années, dans une chaumière à deux lieues d'ici; j'ai loué une petite pièce de terre, j'ai quelques vaches dont je vends le lait, et notre travail, grâce à Dieu, a toujours suffi à nos besoins; ma femme, il est vrai, ne peut plus être bien active à cause de son âge et de ses infirmités; mais je suis bien secondé par mon fils qui, après avoir servi son pays, est venu, depuis la paix, se fixer auprès de nous, et par l'excellente fille qui me reste. Leur pauvre sœur, helas! comme vous ouvez le voir par la lettre que je vous ai remise, 'est plus de ce monde. »

— « Espérons qu'elle l'a quitté pour un monde meilleur. »

— « Je crois pouvoir l'espérer. Elle était légère autrefois et s'occupait peu de la religion; mais les conseils de Louise, et surtout les entretiens qu'elle a eus avec elle durant sa maladie, ont donné à ses pensées une direction opposée. J'avoue que leurs conversations m'ont fait du bien à moi-même et m'ont porté à réfléchir sur des choses auxquelles j'étais demeuré jusqu'alors étranger, et dont j'ai depuis reconnu l'importance. Louise sait donner tant d'attrait à la religion, elle parle avec tant d'effusion de cœur des vérités de l'Evangile et en pratique si bien les leçons, qu'on se sent comme enchaîné par son exemple, et que moi-même, Monsieur, moi, son vieux père, je n'ai pas honte de reconnaître que je lui dois les sentimens de piété que je puis avoir. »

— « Vous êtes heureux de posséder une fille qui vous cause autant de joie ; avez-vous toujours remarqué en elle les sentimens religieux qui la distinguent maintenant ? »

— « Non, Monsieur, elle n'a pas toujours eu les mêmes goûts ; comme la plupart des jeunes filles de notre village, elle ne s'occupait guère que d'ajustemens et des moyens de surpasser ses compagnes, à nos fêtes champêtres, par la recherche de sa mise. La religion n'était à ses yeux qu'une chose fort secondaire, et je ne vous cache pas que nos habitudes domestiques étaient peu faites pour rectifier ses idées à cet égard ; mais un grand changement s'est opéré en elle pendant le temps qu'elle a passé au service d'une famille respectable, dans la ville voisine. Elle s'est fait un devoir d'aller régulièrement tous les dimanches à l'église ; la prière lui est devenue nécessaire, et ce serait pour elle une grande privation que de ne pouvoir pas lire dans la Bible. Ses sentimens durent nécessairement influer sur sa conduite ; nous nous en sommes aperçus pour la première fois, lorsqu'elle vint, il y a environ un an, passer quelques jours auprès de nous. Elle nous apporta une petite somme qu'elle avait épargnée sur ses gages (1). »

« Tenez, mes bons parens, » nous dit-elle, « acceptez cet argent, j'espère que mes économies « me permettront de vous en offrir de temps en

(1) *La Caisse d'Epargne et de Prévoyance*, établie à Paris, rue de la Vrillière, près la banque de France, est une institution essentiellement morale et philantropique, destinée à recevoir les économies journalières qu'on voudra y verser : elle ne saurait être assez recommandée aux personnes sages et prévoyantes ; on y reçoit même des dépôts d'un franc.

« temps; car je ne veux plus faire de folles dé-
« penses pour des parures qui ne servent qu'à entre-
« tenir ma vanité, je ferai plutôt quelques épargnes
« afin de les employer à vous témoigner toute ma
« reconnaissance. » Nous fûmes surpris de ce langage auquel nous étions peu accoutumés, et encore plus de ses attentions soutenues, de sa douceur, de son obligeance et du tendre intérêt qu'elle mettait à s'entretenir avec nous de la religion. Nous rendîmes grâces à Dieu, du fond de notre cœur, du changement qu'il avait opéré dans le cœur de notre enfant, en lui inspirant l'amour de son Sauveur.

Sa sœur, au contraire, se moquait de l'assiduité que Louise mettait à fréquenter les assemblées du culte, ainsi que de ses habitudes de piété; ce ne fut que long-temps après, pendant sa maladie, que notre pauvre Sophie adopta d'autres sentimens. Louise alla dans la maison où elle était servante prendre soin d'elle; non contente de lui procurer tous les soulagemens possibles, elle chercha, par des douces exhortations, à la convaincre des vérités qui peuvent seules faire supporter les épreuves avec résignation et préparer convenablement à la plus grande de toutes. Elle y réussit, avec le secours du Seigneur. Sophie, touchée de ses erreurs passées, en demanda sincèrement pardon à Dieu; et, lorsque je vins la voir avec ma femme : « Je vais mourir, » nous dit-elle; « je sens que j'ai souvent offensé le
« Seigneur, j'en suis affligée et repentante, et je
« me tourne avec confiance vers Jésus-Christ, le re-
« gardant comme mon unique Sauveur et mon seul
« refuge. » — Maintenant elle n'est plus, Monsieur; mais j'espère que le Seigneur a daigné bénir les efforts, exaucer les prières de ma chère Louise.

Ma conversation avec le vieillard se prolongea encore quelque temps; au moment de nous séparer, je lui serrai affectueusement la main et je le suivis des yeux avec intérêt. Son âge avancé, son air vénérable, son malheur récent, sa piété faisaient naître en moi mille réflexions.

Le lendemain j'accompagnai le convoi de sa fille; le bon vieillard, sa femme, ses enfans, quelques parens et un petit nombre d'amis le suivirent avec moi. Je fus frappé de la physionomie de la jeune femme qui m'avait écrit la lettre que j'ai rapportée; je m'entretins, après la cérémonie, avec elle et ses parens; et, en les quittant, je leur promis d'aller quelquefois les voir dans leur chaumière.

Environ huit jours après l'enterrement, je me disposai à leur tenir parole. La visite d'un ami est surtout précieuse dans les jours d'affliction; on aime à s'entretenir de ces grands motifs de consolation et de confiance en Dieu, que notre faiblesse nous fait trop souvent oublier.

Au lieu de suivre la grande route pour me rendre au village, je pris un sentier détourné à travers une riante vallée; je ne pouvais me lasser de contempler avec admiration les sites qui se présentaient successivement. Toutefois ce n'est pas seulement dans ces grands tableaux que le Dieu créateur se révèle à nous. Il n'y a pas d'arbre, de feuille ou de fleur, ni d'oiseau, ni d'insecte, qui ne publie, dans le langage qui lui appartient : C'EST DIEU QUI M'A FAIT.

Je trouvai le vieillard occupé de travaux rustiques; il parut très-satisfait de ma visite, et me conduisit vers la maison à travers un petit jardin bien cultivé, et dont une portion était ombragée

par deux beaux chênes. L'ordre et la propreté régnaient dans la chaumière; de chaque côté de la cheminée était un vieux fauteuil en bois de noyer, où le père et la mère avaient coutume de se reposer le soir des fatigues du jour; une Bible (1), un petit nombre de livres populaires, quelques Traités religieux et un ouvrage sur l'économie domestique, étaient rangés sur la commode et formaient leur bibliothèque de famille. L'une des fenêtres de la chambre à coucher de ces bonnes gens donnait sur un charmant paysage; l'autre était presque couverte par une vigne, dont le feuillage garantissait des ardeurs du soleil.

Je reçus un accueil plein de cordialité. La perte qu'avaient éprouvée ces bonnes gens devint bientôt le sujet de notre conversation; Louise surtout paraissait profondément émue; son chagrin était cependant adouci par la ferveur de sa piété, qui donnait à ses discours et à ses actions un intérêt que je ne saurais exprimer. Elle joignait la fermeté et la résignation d'une chrétienne à la modestie et à la soumission d'une fille tendre et respectueuse. Loin qu'on eût à lui reprocher un empressement déplacé ou une vanité ridicule, son humeur toujours égale et sa conversation édifiante ne pouvaient que donner aux personnes qui l'approchaient une haute idée de cet Evangile dont elle chérissait la sainte doctrine. Elle aimait à parler des bienfaits du Sauveur, en qui seul elle mettait son espérance; mais elle était en même temps convaincue que, pour avoir de la religion, il ne suffit pas qu'un changement se

(1) On trouve à tous les dépôts de la Société des Traités religieux, des Bibles à 5 fr., et même à 3 fr., et des Nouveaux-Testamens à 1 fr. 50.

soit opéré dans nos idées, qu'il faut encore que la foi exerce sur notre conduite une influence constante, et que l'amour de Jésus nous porte à imiter son exemple. On remarquait en elle une sorte d'abattement qui me parut le signe d'une maladie, et je ne pus me défendre de concevoir dès cet instant des craintes, qui depuis ne se sont que trop réalisées.

Je partageai le modeste repas que les habitans de la chaumière m'offrirent avec cordialité. Déjà plusieurs heures s'étaient écoulées rapidement, si grand était l'intérêt que je prenais à leur conversation, lorsque la cloche du soir m'avertit de reprendre le chemin de mon habitation.

« Adieu, Monsieur, » me dit la mère de la jeune fille, lorsque je me levai pour partir, « que le Seigneur vous récompense d'être venu visiter deux pauvres vieillards ; vos consolations m'ont fait du bien, et je me croirais plus heureuse si je pouvais espérer de vous voir quelquefois. C'est un grand chagrin, Monsieur, que de perdre un enfant ; oh ! puissé-je conserver les deux autres pour soutenir ma vieillesse et ranimer mes forces defaillantes, jusqu'à ce que j'aille rejoindre ma bonne Sophie ! . . . »

« Confiez-vous au Seigneur, » lui répondis-je ; « N'a-t-il pas dit : *Je suis toujours avec vous jusqu'à la fin* (1) ? Que sans cesse présentes à votre pensée, ces paroles entretiennent votre courage ; et si vous trouvez que mes exhortations servent à vous rappeler les promesses consolantes de l'Evangile, vous pouvez compter sur de fréquentes visites de ma part. »

(1) Évangile selon S. Mathieu, chap. XXVIII, v. 20.

« Je vous remercie, » dit Louise, « de l'intérêt que vous nous témoignez ; c'est une joie pour nous de vous entendre parler de ces choses. Pussions-nous ne jamais perdre le souvenir de vos pieux conseils, et ne jamais nous écarter de la route du salut que le Seigneur a pris soin de nous indiquer lui-même dans sa parole ! »

Qu'il en soit ainsi ! ajouta le vieillard ; car il ne nous reste plus que peu de temps à vivre. C'est surtout quand la *onzième heure* (1) approche sans qu'on ait travaillé, qu'on éprouve vivement le besoin de se réconcilier avec le Seigneur ; mais, faibles comme nous le sommes, que pouvons-nous, s'il ne vient lui-même à notre secours par sa grâce toute-puissante ?

Ce fut ainsi que je pris congé de la famille. En retournant chez moi, de graves pensées occupaient mon âme ; les mœurs simples de ces villageois, leurs habitudes religieuses, leur conversation édifiante furent pour moi un sujet de réflexions agréables ; « le voyageur, » me dis-je, « qui ne s'arrête que devant les demeures magnifiques de l'homme riche, et qui passe rapidement auprès de la maison du laboureur, ignore sans doute que cette modeste chaumière qu'il ne daigne pas regarder, renferme peut-être un objet plus digne de son attention. Combien de fois la cabane du pauvre n'est-elle pas l'asile de la piété ! »

J'allais souvent voir les bons Michaud, et je remerciais Dieu des heureux momens que je passais auprès d'eux. A chaque visite cependant, je remarquais une alteration nouvelle dans la santé de Louise.

(1) Évangile selon S. Matthieu, chap. XX, v. 9.

Sa toux devenait de plus en plus fréquente : ses yeux enfoncés, son teint brûlant, sa maigreur me causaient une véritable inquiétude. La Providence semble quelquefois vouloir avertir les hommes par de longues maladies et leur donner le temps de s'occuper de leur salut. Mais, hélas ! il est rare que l'on écoute ces leçons ; et la mort vient quelquefois, sans qu'on ait profité de ces avertissemens.

La fille du laitier ne resta pas insensible à la voix de l'affliction ; déjà, avant sa maladie, son âme s'était tournée vers le Sauveur; et, depuis qu'elle souffrait, elle semblait s'être encore plus étroitement attachée à lui. En allant la voir plus souvent, mon but, je l'avouerai, était moins de l'instruire que de profiter moi-même de ses leçons.

Un jour elle m'écrivit qu'elle se sentait beaucoup plus malade et me priait de me rendre auprès d'elle. Je partis aussitôt pour la chaumière ; la vieille mère vint m'ouvrir la porte, des pleurs coulaient le long de son visage, elle secouait la tête en silence. « Tout est pour le mieux, » lui dis-je en lui serrant la main, « tout est comme le Seigneur l'a ordonné dans sa sagesse et sa miséricorde. »

« Oh ! Monsieur, j'ai déjà perdu un enfant; si je devais encore être privée de celui-ci, cela me ferait bien du mal !... J'avais espéré m'en aller la première !... »

— « Je conçois votre douleur ; mais, je vous le répète, le Seigneur est bon ; et, quoique les épreuves qu'il nous fait subir semblent dures à supporter, il est certain cependant que, dans tout ce qu'il nous envoie, c'est notre bonheur qu'il a uniquement en vue. »

Louise était auprès du feu, dans un des fau-

teuils de ses vieux parens; elle était plus malade que je ne l'avais supposé. En me voyant, elle sourit avec une douce satisfaction; « vous êtes bien bon, Monsieur, de vous rendre si promptement à mon invitation... Depuis votre dernière visite, ma santé s'est encore affaiblie... J'ai compris, par quelques paroles du médecin, que je n'ai plus que peu de temps à vivre; mes forces diminuent sensiblement; mais Dieu ne m'abandonne pas; *il restaure mon âme, il est avec moi; c'est son bâton et sa houlette qui me consolent* (1). » Elle était souvent interrompue par de violens accès de toux. Sa voix était faible; ses yeux, déjà appesantis par la maladie, s'animaient pourtant encore quand elle parlait; son maintien recueilli s'accordait avec la disposition de son esprit et la nature de ses discours. « Je vous trouve heureuse, » lui dis-je, « d'avoir le sentiment de la présence de votre Dieu. »

— « J'en ai besoin, Monsieur; oh! j'ai éprouvé ce que c'est que d'en être privé. Je vous l'avoue, il y avait ces jours derniers de la confusion dans mes idées; il me semblait que j'avais tort de me confier en Jésus, que je n'avais point de part à son amour, que je n'en aurais point à ses bienfaits; je repousse maintenant ces tristes pensées, qui provenaient sans doute de ma faiblesse et de mes douleurs. Mes fautes sont déjà assez nombreuses, je ne veux pas y ajouter celle de douter de la bonté de mon Dieu. »

Ce que le père de Louise m'avait dit du changement qui s'était opéré dans les idées de sa fille, pendant son séjour à la ville, me faisait désirer

(1) Psaume XXIII, v. 3, 4.

depuis long-temps de plus amples détails sur cette partie si importante de son histoire. Je crus pouvoir les lui demander alors, puisque c'était en même temps lui fournir l'occasion de réfléchir sur sa vie passée. Elle s'empressa de me satisfaire.

« Lorsque je quittai la maison de mes parens, » me dit-elle, « pour entrer en service, j'avais les défauts trop ordinaires aux jeunes filles de mon âge et de ma condition. J'étais vaine de ma figure et de mes ajustemens, j'étais excessivement étourdie et dépensière. Mes maîtres m'envoyaient le dimanche à l'église, et je n'y allais pas avec répugnance, parce que je ne tardai pas à m'apercevoir que ma toilette rendait jalouses quelques-unes de mes compagnes, et fixait sur moi l'attention des jeunes gens. Ces dispositions étaient peu conformes aux sentimens que nous devons avoir en offrant à Dieu nos prières et en entrant dans son temple; mais je croyais faire assez pour lui plaire, en prononçant quelques mots auxquels je n'attachais pas plus de sens que je ne mettais d'attention à les réciter. Je ne connaissais ni Dieu, ni le Sauveur, ni les besoins véritables de mon âme; et s'il y avait dans ma conduite quelque régularité et quelque exactitude dans mon service, cela venait moins d'un esprit de piété et d'attachement pour mes devoirs, que de la crainte de perdre ma place. Vous voyez, Monsieur, combien j'offensais le Seigneur, combien j'étais peu digne de ses bontés; et cependant il a daigné se souvenir de moi. Un prédicateur d'une grande ville voisine fut amené dans la nôtre par quelques affaires; il promit de se faire entendre, et tout annonçait qu'il attirerait la foule. C'était une occasion de paraître avec une robe neuve qui flattait ma vanité, et ce fut mon

seul motif pour aller à l'église. Aussi, pendant la première partie du service, je ne m'occupais que de ce qui se passait autour de moi, et je ne cherchais qu'à attirer les regards; alors le prédicateur se leva, et lut d'une voix forte ces paroles qu'il avait prises pour texte : *Soyez ornés d'humilité* (1). Il les développa en comparant entre eux les ornemens du corps et ceux de l'âme, en établissant combien la recherche dans les premiers est inutile, et combien il est nécessaire de posséder les seconds. Je baissai involontairement les yeux; et, en les fixant sur la robe à laquelle j'avais attaché tant de prix, je ne pus m'empêcher de rougir; je reconnus que je n'avais encore songé qu'à me parer, que j'avais oublié la nudité de mon âme, que je ne possédais ni l'humilité dont il était question dans le texte, ni aucun des autres ornemens du vrai chrétien. Le prédicateur me dessilla les yeux, en combattant ma passion favorite; il parvint, par la grâce de Dieu, à me réveiller de ma léthargie et à me faire sentir vivement le besoin de m'occuper davantage des intérêts de mon âme. Je pris dès-lors l'habitude salutaire de prier Dieu en particulier, de faire des lectures pieuses, surtout de lire dans la Bible, et de réfléchir sur les vérités et les préceptes du christianisme. Je reconnus ainsi combien j'étais coupable aux yeux du Seigneur, et indigne de son amour; et je fus pleinement convaincue qu'il m'était impossible de lui être agréable, si ce n'est à cause de sa grande miséricorde et des mérites de Jésus-Christ, qui a souffert et qui intercède pour tous ceux qui se confient en lui. Le Seigneur m'a montré le chemin qu'il me

(1) Ire Épitre catholique de S. Pierre, chap. V, v. 5.

fallait suivre; il m'a appris que, si je ne pouvais rien faire sans lui, tout m'était possible avec son aide. Je pris donc la ferme résolution de m'approcher de lui et d'implorer sa divine assistance.»

Louise avait parlé plus long-temps que de coutume ; entraînée par sa reconnaissance envers Dieu, elle avait oublié sa grande faiblesse, mais un violent accès de toux l'empêcha d'en dire davantage ; je m'aperçus que j'avais eu tort de permettre qu'elle se fatiguât à ce point. Le laitier entra dans ce moment de crise; il regarda sa fille avec une tendre inquiétude : « Combien tu souffres, mon enfant, » lui dit-il; et, en se tournant vers moi : « Ah! Monsieur, la posséderons-nous encore long-temps?... »

— « Mon père, reposons-nous-en sur le Seigneur; nos jours sont entre ses mains. S'il m'appelle, je suis prête à obéir à sa voix. Et vous, mon père, n'êtes-vous pas disposé à me rendre à ce Dieu, de qui vous m'avez reçue?»

— « Que me demandes-tu là, mon enfant?»

— « Cependant vous désirez de me voir heureuse; le bonheur ne consiste-t-il pas à se soumettre à la volonté de notre Père céleste?»

— « Eh bien donc! que sa volonté soit faite!»

— « Qu'elle le soit, mon père, car il ne veut que notre véritable bien. Je ne crains pas la mort, je sais que le Seigneur lui a ôté *son aiguillon* (1), qu'il a expié mes fautes nombreuses, en s'offrant lui-même en sacrifice, et que je puis m'en reposer sur lui pour le sort qui m'attend dans l'éternité.»
Tout l'après midi, le temps avait été couvert; mais

(1) Ire Épitre de S. Paul aux Corinthiens, chap. XX, v. 55.

en cet instant le soleil, près de se coucher, sortit du milieu des nuages qui le cachaient, et ses rayons vinrent se réfléchir sur le visage de la malade; emblême touchant de cette jeune chrétienne qui, sur le point de terminer aussi sa carrière, répandait encore autour d'elle la salutaire influence de sa pieuse résignation, de son humilité sincère et de sa confiance en Dieu.

La maladie avait déjà laissé une altération si frappante sur les traits de Louise, qu'en la quittant, je ne pouvais me dissimuler que sa fin était prochaine; et cependant je ne pus me défendre d'une douloureuse surprise, lorsque l'on vint m'apprendre, dès le lendemain, qu'elle était mourante.

Je me hâtai de suivre le frère de la jeune fille, qui m'avait apporté cette nouvelle, et dont la conversation justifia pleinement l'idée que je m'étais formée de lui d'après l'expression de sa physionomie.

Le chien du laitier, qui d'ordinaire annonçait l'arrivée des étrangers par ses aboiemens, cette fois s'approcha de nous sans faire le moindre bruit, comme s'il eût connu la tristesse de ses maîtres et eût craint de la troubler. « Ah! les voila!» s'écria le laitier lorsque nous entrâmes. Je lui serrai la main sans rien dire. La mère de la malade était assise auprès de son lit, et la soutenait dans ses bras; elle ne pouvait pleurer, mais ses regards exprimaient assez la douleur. Louise elle-même avait les yeux fermés, elle ne s'aperçut pas de mon arrivée, et je pus, sans qu'elle le remarquât, contempler ce visage qui portait l'expression d'une douce paix, malgré son excessive pâleur.

Au bout de quelques instans, son frère me présenta une Bible, en indiquant avec le doigt le passage suivant, que je lus à haute voix : *O mort! où est ton aiguillon? O sépulcre! où est ta victoire? L'aiguillon de la mort, c'est le péché, et la puissance du péché, c'est la loi; mais grâce à Dieu, qui nous a donné la victoire par notre Seigneur Jésus-Christ* (1).

La malade ouvrit les yeux, comme pour exprimer qu'elle prenait part à ce qui se passait; elle répéta à demi-voix les dernières paroles que j'avais prononcées; puis elle retomba dans son premier abattement.

La voyant un peu revenue à elle, au bout d'une demi-heure, je lui demandai avec affection comment elle se trouvait.

— « Oh!... bien... je souffre peu... le Seigneur est bon envers moi... »

— « Il vous traite comme un enfant qu'il aime et qu'il se dispose à recevoir dans son sein... »

— « Qu'il en soit ainsi!... je l'espère... »

Je me tournai vers son père et sa mère qui pleuraient: « Elle va vous quitter, pauvres vieillards, mais c'est pour aller vers son Dieu! »

— « Que ne pouvons-nous partir avec elle!... il est si douloureux de se séparer! »

— « Votre séparation ne sera pas d'une longue durée; déjà vos cheveux ont blanchi; encore un peu de temps, et vous rejoindrez sans doute votre fille. »

— « Monsieur, c'est cette pensée qui nous sou-

(1) Ire Épitre de S. Paul aux Corinthiens, chap. V, v. 55, 57.

tient ; nous nous efforçons de nous résigner et ne cessons de nous dire que Dieu est bon. »

— « Oh ! oui, il est bon, » reprit la jeune fille, « il est bien bon, confions-nous en lui, et bénissons-le continuellement, même à l'heure de la mort. » Puis se tournant vers moi, elle ajouta : « Mes instans sont comptés, je le sens ; je veux me hâter de vous faire encore une prière. Lorsque je ne serai plus, n'en continuez pas moins vos visites à notre chaumière.... venez consoler mes parens.... priez avec eux.... parlez-leur des bienfaits de notre Seigneur Jésus-Christ. »

Les deux vieillards ne purent plus retenir leurs sanglots, ils se mirent à genoux au pied du lit ; nous imitâmes tous leur exemple. La malade essaya de s'asseoir ; elle reprit, mais d'une voix qui s'éteignait de plus en plus ; « le Seigneur me traite avec bonté... je vais à lui... Il est le Sauveur... celui qui délivre... le Dieu de miséricorde !... Mon père... ma mère... mon frère..... mes bons amis..... adieu, oui..... adieu..... »

Elle retomba en arrière et s'endormit doucement entre les bras du Seigneur. Mes yeux se fixèrent quelque temps sur ce corps inanimé, et je répandis des larmes abondantes, que je ne cherchai pas à retenir ; « Adieu, ma sœur, » m'écriai-je ; « adieu, jusqu'au matin de ce jour éternel, *où tous ceux qui sont dans le sépulcre ressusciteront pour jouir de la vie* (1). Nous ne t'entendrons plus parler des grandes vérités du christianisme, nous ne te verrons plus pratiquer ses leçons, nous ne célébrerons plus ensemble les louanges du Seigneur ; mais ce qui

(1) Évangile selon S. Jean, chap. V, v. 28, 29.

nous console, c'est l'espérance que tu es dès maintenant devant Dieu, en présence de Jésus, dans l'innombrable assemblée de ceux qui, comme toi, ont *choisi la bonne part* (1). »

Deux jours après je repris le chemin de la chaumière, j'étais plongé dans des réflexions mélancoliques ; les sons d'une cloche qui se faisait entendre dans le lointain, disposaient encore plus au recueillement mon âme déjà profondément émue ; c'était la cloche funèbre qui annonçait la triste cérémonie à laquelle je me rendais.

Plusieurs amis s'étaient assemblés dans la maison du deuil pour consoler les vieillards et rendre un dernier hommage à la mémoire de leur fille ; les uns ne la connaissaient que depuis peu de temps, d'autres étaient unis à elle par une longue amitié ; tous ils éprouvaient le besoin de témoigner encore une fois l'estime que leur avait inspirée cette jeune chrétienne.

Le cercueil était exposé dans une pièce voisine ; à la demande des parens, on ne devait le fermer que peu d'instans avant le départ. Le père avait les yeux fixés sur son enfant, il ne les en détournait que pour les lever vers le ciel ; la mère pleurait amèrement, elle ne pouvait prendre son parti de cette séparation si cruelle et si prématurée.

Louise, au premier abord, semblait endormie ; mais, quoique la mort n'eût pas essentiellement altéré l'expression de douceur et de calme qui avait marqué ses derniers momens, on ne tardait pas à se convaincre, en la voyant, qu'il ne restait d'elle qu'une enveloppe terrestre, destinée à se dissoudre bientôt.

(1) Evangile selon S. Luc, chap. X. v. 42.

Nous gardions tous le silence, et je n'osais le rompre, de peur que mes paroles ne fussent au-dessous de ce que chacun éprouvait en son cœur. Cependant le frère de Louise me pria de lire un chapitre de la Bible: « Tous, » dit-il, « nous avons besoin de consolation, et ce n'est que là que nous en trouverons une véritable. » Je choisis le quatorzième chapitre du livre de Job, qui me parut convenir à la situation de cette famille, et je lui offris ensuite quelques réflexions, qui amenèrent bientôt une conversation plus agréable. Chacun avait à raconter quelque trait de la vie de Louise; on rappela tour à tour avec éloge ses qualités aimables, sa touchante bonté, ses pieuses dispositions; et les vieux parens, en entendant parler ainsi de leur enfant, versaient des larmes qui avaient bien quelque douceur.

Peu de temps après on se mit en marche; les deux vieillards suivaient immédiatement le cercueil; puis venaient les parens et les amis. Nous chantâmes sur la tombe un cantique funèbre d'une douce mélodie, et confiâmes à la terre les restes mortels de la fille du laitier, dans la ferme espérance de sa résurrection glorieuse.

La fille du laitier n'était qu'une pauvre servante; c'était l'enfant d'un homme pauvre. Lecteur, vous avez peut-être avec elle ce trait de ressemblance, mais avez-vous sa foi et ses vertus? avez-vous quitté les idoles de votre esprit et de votre cœur pour ne servir que le Dieu vivant? Pouvez-vous vous flatter de l'espoir qu'il y ait une couronne préparée pour vous? Toute votre joie consiste-t-elle à plaire au Seigneur? qu'il soit loué! s'il en est ainsi. Mais si

telles ne sont pas vos dispositions, relisez cette histoire, lisez-la surtout avec le désir d'y trouver quelque chose qui fasse du bien à votre âme. Nous avons visité ensemble la tombe modeste d'une jeune chrétienne ; maintenant continuez votre route, et, s'il se peut, qu'elle vous conduise vers le Seigneur ; j'ai voulu vous apprendre que *tous ceux qui se retirent vers lui sont heureux* (1).

(1) Psaume II, v. 12.

PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ DES TRAITÉS RELIGIEUX DE PARIS, ET SE TROUVE AU DÉPÔT CENTRAL, CHEZ M. HENRI SERVIER LIBRAIRE, RUE DE L'ORATOIRE-SAINT-HONORÉ, N° 6.

(Prix : 4 fr. les 100 exemplaires.)

La Société des Traités religieux de Paris espère publier sous peu plusieurs nouveaux Traités, que l'on pourra se procurer au dépôt central, rue de l'Oratoire-Saint-Honoré, n° 6. On invite ceux qui s'intéressent à cette entreprise à déposer leurs dons à la même adresse.

La Société a déjà publié :

N° 1. LE SERMON SUR LA MONTAGNE.
N° 2. LA FILLE DU LAITIER.
N° 3. JACQUES LE RAMONEUR.
N° 4. LA LOTERIE.
N° 5. L'ORPHELIN, ou la Tentation du Pauvre
N° 6. L'APOLOGIE DE SAINT PAUL.
N° 7. LA PRIÈRE DU CŒUR.
N° 8. CONVERSATION ENTRE DEUX AMIS.
N° 9. LA NAISSANCE DE N.S. JÉSUS-CHRIST.